

L'ADORATION DE LA CROIX

L'INSTRUCTION pastorale jointe au décret *Maxima redemptionis*, souligne que l'adoration de la Croix doit être mise en un relief particulier et apparaître ainsi comme le sommet de la liturgie du vendredi saint. Cette monition constitue l'ultime aboutissement d'une longue histoire qui a donné à la liturgie romaine de ce jour sa physionomie caractéristique parmi les liturgies chrétiennes.

Phénomène d'autant plus surprenant que ce rite tranche, par ses développements symboliques comme par les chants qui l'accompagnent, sur la sobriété de la liturgie romaine traditionnelle. Si peu averti qu'on puisse être de son histoire, on y reconnaît le style de l'Orient chrétien et plus spécialement de l'Orient syrien. C'est en effet à Jérusalem qu'il a pris naissance et il ne sera pas inutile, pour comprendre sa véritable signification, de rappeler brièvement ses formes originelles et les transformations qu'il a subies en Occident au cours des siècles.

I. — L'ADORATION DE LA CROIX AU CALVAIRE

L'adoration de la croix au Calvaire nous est décrite pour la première fois dans le précieux journal de voyage d'Éthérie :

On place un siège pour l'évêque au Golgotha, derrière la Croix qui se dresse là maintenant. L'évêque s'assoit sur le siège, on place devant lui une table couverte d'une nappe; debout, autour de la table sont les diacres, et l'on apporte le coffret d'argent doré dans lequel se trouve le saint bois de la croix; on l'ouvre, on l'expose et on place sur la table le bois de la croix ainsi que le titre. Quand on les a placés sur la table,

l'évêque, assis, appuie ses mains sur les extrémités du bois sacré et les diacres qui sont debout autour surveillent. Voici pourquoi on surveille : c'est qu'il est d'usage que, un à un, tout le monde vienne, fidèles aussi bien que catéchumènes, et que, s'inclinant devant la table, ils baisent le bois sacré et passent. Et comme on raconte que, je ne sais quand, quelqu'un y a enfoncé la dent et a emporté un morceau du bois sacré, à cause de cela, maintenant, les diacres qui sont debout autour surveillent, de peur que quelqu'un, en s'approchant, n'ose refaire la même chose. Ainsi donc, tout le monde défile, un à un; on s'incline, on touche d'abord du front, puis des yeux la croix et le titre, puis on baise la croix et on passe, mais personne n'y met la main pour la toucher¹.

Cette adoration, silencieuse à ce qu'il semble, se prolongeait du lever du jour jusqu'à midi et était suivie d'un long office de lectures, de chants et de prières célébré dans la basilique ou Martyrium et qui s'achevait, à trois heures, par le récit de la mort du Seigneur selon saint Jean².

Cette organisation de l'Office du vendredi saint s'est sans doute maintenue jusqu'à la ruine de Jérusalem par les armées perses (614) et on en trouve quelques traces à Constantinople où, au cours du VII^e siècle la famille impériale, le clergé et la cour étaient admis à vénérer durant les trois derniers jours de la semaine sainte, l'importante relique de la Croix conservée dans un précieux reliquaire³. Le patriarcat d'Antioche a conservé jusqu'à nos jours une place spéciale à la croix au cours des offices du vendredi saint; il faut sans doute y voir une survivance d'usages plus anciens confirmés par la solennelle adoration de la croix des rites syro-antiochiens et maronites qui seuls maintiennent vivante en Orient l'antique vénération hiérosolymitaine. Dans le rite byzantin elle a été transférée au troisième dimanche de Carême pour lequel fut composé un office débordant d'enthousiasme. C'est comme une reprise,

1. ÉTHÉRIE, *Journal de voyage* (Sources chrétiennes, 21) n° 37, pp. 233-235.

2. Description dans le *Lectionnaire arménien* (c. 460) édité par Conybeare (*Rituale Armenorum*, Oxford, 1905, trad. française dans J.-B. THIBAUT, *Ordre des offices de la Semaine sainte à Jérusalem du IV^e au X^e siècle*, Paris, 1926), pp. 93-94.

3. Récit du pèlerin Arculf, rapporté par Adamnanus (GEYER, *Itinera hierosolymitana*, pp. 286-288).

aux approches de la Passion, de la solennelle exaltation de la Croix qui, depuis que le bois sacré fut repris par Héraclius aux Perses qui s'en étaient emparés, a remplacé, le 14 septembre, l'anniversaire de la Dédicace de la basilique constantinienne de la Résurrection.

Nous avons un témoignage direct de la nouvelle liturgie organisée alors à Jérusalem, le vendredi saint, par les patriarches Modeste et Sophrone. Pour des raisons que nous ignorons, ils ne restaurèrent pas, dans la nouvelle basilique construite sur un plan assez différent de la précédente, l'ancien office de l'adoration de la Croix; mais ils intercalèrent entre les lectures scripturaires quatre groupes de trois tropaires qui évoquaient sur le mode lyrique et en faisant une large place aux réminiscences de l'Exode, les étapes successives de la Passion du Seigneur⁴. Ces beaux poèmes sont encore aujourd'hui chantés dans toutes les églises de rite byzantin aux cours de la célébration solennelle des heures du jour, dites en cette occasion, « Heures royales » en souvenir du temps où le basileus et sa cour y prenaient part. Mais l'ordre primitif en a été entièrement bouleversé; un document hiérosolymitain du XII^e siècle témoigne que cette transformation était déjà accomplie à cette époque⁵. Par leur structure et parfois même par leur contenu ces douze tropaires évoquent les douze Impropères de l'actuelle liturgie romaine, mais il est impossible de poursuivre cette comparaison dans le détail et nous ignorons par quels cheminements et par quels intermédiaires les strophes de saint Sophrone ont influencé les compositeurs des versets latins.

II. — L'ADORATION DE LA CROIX DANS LE RITE ROMAIN

Les plus anciens *Ordines romani* qui nous renseignent sur le déroulement des offices ne permettent pas de remonter avec certitude au delà du VIII^e siècle⁶. Il y avait dès lors

4. D'après le Kanonarion géorgien publié par Kékélidzé (Tiflis, 1912). Tr. Thibaut, *op. cit.*, pp. 98-100.

5. Typicon de 1122 par Papadopoulos Kerameus (Saint-Pétersbourg, 1894). Tr. Thibaut, *op. cit.*, pp. 109-111.

6. Pour l'histoire du rite romain de l'*Adoratio crucis*, on se repor-

à Rome une vénération solennelle de la relique de la vraie Croix au cours de la fonction du vendredi saint, selon un rite original, mais qui s'écarte sur divers points des usages habituels de Rome pour se rapprocher de ceux de Constantinople. C'est en effet vers la Ville Impériale que nous sommes orientés, plutôt que vers Jérusalem dont l'influence ne se fera sentir que bien plus tard par l'intermédiaire des Églises franques héritières d'usages gallicans. Baumstark, il est vrai, a cru pouvoir entendre une curieuse rubrique selon laquelle, au cours de la procession qui se déroulait dans la journée du vendredi saint du palais du Latran à la basilique Sainte-Croix en Jérusalem, le reliquaire de la Croix était porté par un diacre *post tergum domini apostolici*, en ce sens que le reliquaire aurait été appliqué contre le dos du pontife mimant ainsi la montée au Calvaire. Et il confirmait cette interprétation par une expression obscure du Typikon hiérosolymitain du XII^e siècle disant que « le patriarche porte la relique de la vraie Croix liée sur ses épaules, de la chapelle où elle était habituellement déposée jusqu'à l'endroit appelé la « sainte prison », tandis que l'archidiacre le tirait avec force⁷ ». De telles déductions paraissent pour le moins hasardeuses. Ce qui est sûr, c'est qu'au cours de cette procession le pape, nu-pieds, tenait en mains l'encensoir fumant devant le reliquaire porté par un diacre. Durant le trajet on chantait le long psaume 118, accompagnement ordinaire des processions tant en Orient qu'en Occident, en reprenant entre les versets l'antienne : *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit; venite adoremus*. Parvenu à Sainte-Croix le diacre pose le reliquaire sur l'autel; le pape l'ouvre, se prosterne, baise le bois de la Croix et retourne près de son siège. Il y demeure debout tandis qu'évêques, prêtres, diacres et sous-diacres viennent baiser la Croix. Celle-ci est alors transportée sur un reposoir, jusqu'au cancel pour être vénérée par le peuple. Enfin les sous-diacres la portent à baiser aux femmes. Pendant ce temps on lit les leçons prophétiques d'Osée et du Deutéronome

tera aux articles de Dom B. CAPELLE, *La Maison-Dieu*, 37, pp. 94-117, et 41, pp. 79-82.

7. BAUMSTARK, *Liturgie comparée*, 2^e éd., Éd. de Chevetogne, 1953, pp. 158-159.

avec les traits *Domine audivi* et *Qui habitat*, ce dernier abandonné par la suite. Rite d'une simplicité austère qui n'évoque que de loin celui que décrivait Ethérie, mais ressemble fort à la vénération de la Croix en usage à la même époque à Constantinople. Hors de Rome les usages étaient différents. Presque contemporain de l'*Ordo* d'Ein-sielden, l'*Ordo* de Saint-Amand témoignerait, suggère Mgr Andrieu, de la pratique suburbicaire dans la seconde moitié du VIII^e siècle. L'adoration de la Croix y apparaît déjà à la place qui nous est familière. Pas tout à fait cependant, car la première partie de l'office actuel, les lectures et les oraisons, y était accomplie le matin pour laisser aux prêtres le loisir de célébrer la fonction dans leurs églises propres. Tout le monde se retrouvait le soir; une croix était placée en avant de l'autel, soutenue par deux acolytes; l'évêque, le clergé et le peuple venaient s'agenouiller devant elle, l'adorer et la baiser. Pendant ce temps on chantait le psaume 118 et son antienne, tandis que deux prêtres allaient à la sacristie chercher les Présanctifiés pour la communion générale.

Il faudra attendre jusqu'au XII^e siècle pour voir s'introduire à Rome des usages nouveaux. Mais dès le IX^e siècle nous voyons attestés dans certaines églises franques des développements dont l'origine nous demeure obscure. Un *Ordo*, vraisemblablement rédigé à Corbie et qui nous est parvenu en deux recensions⁸, reste encore fidèle à l'ancien usage, mais manifeste quelque hésitation sur le choix du psaume à chanter avec l'antienne *Ecce lignum*; l'une des recensions propose le psaume 117 jusqu'au verset *Haec dies*, l'autre le psaume 66. Hésitation aussi sur la place de l'adoration : une recension la situe avant le *Pater*, l'autre après, immédiatement avant la communion. C'est pourtant au même milieu, et approximativement à la même époque, voire un peu plus tôt, qu'il faudrait faire remonter un curieux *Ordo* qui nous est parvenu joint à l'œuvre liturgique d'Amalraire⁹. Il s'agit d'une œuvre composite et vraisemblablement artificielle, travail de liturgiste désireux de

8. Ordo XXXII de la classification ANDRIEU, *Les Ordines romani du haut moyen âge*, t. III (Louvain, 1951), p. 520.

9. Ordo XXXI, *ibid.*, p. 498.

décrire une célébration idéale. Après avoir rapporté le rite très simple des Présanctifiés auxquels le pontife communie seul après avoir adoré la croix déposée sur l'autel recouverte d'un voile, le rédacteur poursuit : « Ensuite on place la croix en arrière de l'autel, couverte et disposée de manière qu'à la troisième station elle se trouve portée devant l'autel; elle est soutenue de part et d'autre par les acolytes; deux chantres s'inclinent devant elle et chantent en grec : Ἁγίος ὁ Θεός et, tandis que le chœur répond en latin *Sanctus Deus*, on la porte en un lieu plus proche de l'autel et les chantres, inclinés devant la croix, chantent à nouveau Ἁγίος ὁ Θεός et, de même manière, tandis que le chœur répond en latin *Sanctus Deus*, on porte la croix jusqu'à l'autel. Quand elle y a été déposée les chantres inclinés chantent encore en grec comme ci-dessus et, après que le chœur leur a répondu en latin, le pontife, d'un coup, découvre la croix et commence d'une voix élevée *Ecce lignum crucis*. Alors les chantres l'élèvent d'un coup pour la porter au lieu préparé pour l'adoration et tout le clergé, poursuivant l'antienne entonnée par le pontife, s'avance devant la croix et, debout, chante cette même antienne avec le psaume 118 pendant que les prêtres et les lévites adorent la croix. Après qu'ils l'ont adorée et baisée ils s'avancent selon leur rang pour communier. Pendant que le peuple et le clergé de second ordre communie, deux chantres chantent l'antienne *Cruce fidelis*; tout le chœur reprend cette antienne et les deux chantres poursuivent l'hymne *Pange lingua*, le chœur reprenant toujours la même antienne, et cela jusqu'à ce que tous aient communié. » Nous trouvons un rite à peu près identique dans un *Ordo* transmis par un manuscrit du XI^e siècle provenant de Saint-Martial de Limoges¹⁰. Jusqu'ici aucune allusion aux versets dits Impropères; ils figureront pour la première fois dans l'*Ordo Ecclesiae Lateranensis* du prieur Bernard (vers 1140)¹¹. Ce n'était pourtant pas une innovation romaine. Un antiphonaire de Senlis, probablement écrit à Saint-Denys vers 880, mentionne pour la première fois les trois premiers versets dits «grands Impropères » et

10. *Ordo XXXIII, ibid.*, pp. 531-532.

11. Édition Fisher (Munich, 1916), pp. 55-57.

Dom Hesbert se croit en mesure d'affirmer qu'ils remonteraient au VIII^e siècle alors que les neuf derniers versets dits « petits Impropères » n'apparaissent que plus tardivement dans des manuscrits de l'Italie centrale et méridionale¹². Il semble pour l'instant impossible de fixer les détails de leur histoire. Nous avons noté plus haut leur ressemblance avec trois des tropaires de Sophrone; sans doute l'adaptation a-t-elle été faite dans une région où le rite byzantin était bien connu; l'Italie méridionale répond à cette condition. Mais il semble plus probable que c'est d'abord en territoire franc qu'on introduit ce rite si expressif. Saint-Denys fut, on le sait, au IX^e siècle un centre d'influences grecques. C'est dans les mêmes milieux¹³ qu'apparaît l'antienne *Crucem tuam* mentionnée pour la première fois par Amalair¹⁴.

Ainsi se trouvait à peu près définitivement constituée la fonction qui nous est familière et à laquelle le nouvel *Ordo* n'apporte que de légères modifications.

III. — SIGNIFICATION DU RITE DE L'ADORATION DE LA CROIX

Il fallait rappeler la longue histoire et le développement complexe du rite pour dégager la signification que lui reconnaît aujourd'hui la liturgie. Depuis la vénération silencieuse des reliques de la vraie Croix au Calvaire ou au terme de la procession romaine du Latran à Sainte-Croix-en-Jérusalem, jusqu'au nouvel *Ordo*, la liturgie n'a cessé de mettre en valeur l'aspect triomphal de cet hommage. Rome s'est faite exceptionnellement accueillante aux richesses lentement accumulées par d'autres chrétientés et a réussi avec un art incomparable à les intégrer selon son génie propre. Liturgie catholique et œcuménique au plus grand sens de ce mot qui, au jour commémoratif de la Rédemption universelle et après la grande prière d'intercession pour

12. DOM HESBERT, *Ephemerides liturgicae*, 1946, pp. 103-141, et *Antiphonale missarum sextuplex* (Bruxelles, 1935), p. LIX, n. 6.

13. Antiphonaires de Senlis et de Compiègne (Dom HESBERT, *ibid.*, pp. 78-79).

14. *De eccles. offic.*, I, 14 (P. L., 105, 1029).

le monde entier, associe le génie des diverses chrétientés pour magnifier le bois auquel fut suspendu le salut du monde.

La vieille antienne romaine *Ecce lignum Crucis*, après avoir scandé le psaume processional, puis le rite d'adoration et parfois la communion du peuple, est devenue l'invitatoire triomphal de la cérémonie tout entière. Elle reprend quelques expressions des récits enthousiastes de la découverte de la Croix¹⁵. Ainsi nous trouvons-nous dès l'abord en communion avec les pèlerins qui, telle Ethérie, allaient jadis au Calvaire vénérer la précieuse relique récemment retrouvée.

C'est sans doute par l'intermédiaire des églises franques que le Trisagion est venu prendre place dans le rite. On sait que la liturgie gallicane lui faisait, à l'exemple des liturgies orientales, une place de choix comme chant inaugural des célébrations solennelles. Il est tentant de penser que son introduction dans l'adoration de la croix dénote une influence syrienne. C'est en effet le patriarche monophysite d'Antioche, Pierre le Foulon, qui y avait fait introduire l'incise : « Qui fut crucifié pour nous », donnant ainsi à l'antique doxologie une signification christologique. Malgré son origine équivoque cette incise se répandit largement, même en des milieux restés orthodoxes. Mais il est à remarquer que le rite syrien actuel, attesté depuis le X^e siècle, fait chanter au lieu du trisagion inaugural une invocation propre : « O Christ qui par votre mort avez donné la vie à notre mort, ressuscitez nos morts et ayez pitié de nous. » Aussi Baumstark propose-t-il de chercher à Jérusalem, malgré l'absence de tout témoignage, l'origine de l'emploi du Trisagion pour accompagner l'adoration de la Croix¹⁶. Il faut en tous cas noter que c'est le seul cas, dans l'actuelle liturgie romaine, d'un chant exécuté alternativement en grec et en latin; usage fréquent aux VIII^e et IX^e siècles¹⁷, mais qui prend en ce jour figure

15. RUFIN, *Hist. eccl.*, X, 8, 9; GÉLASE DE CYZIQUE, III, 7, 5, d'après BAUMSTARK, *Der Orient und die Gesänge der Adoratio crucis* (*Jahrbuch für Liturgiewissen.* II, pp. 1-7).

16. *Liturgie comparée*, p. 97.

17. Cf. WELLESZ, *Eastern elements in western chant* (Oxford, 1947), ch. I.

symbolique d'œcuménicité de l'Orient et de l'Occident auprès de la Croix du Seigneur.

Cette acclamation triomphale fait contraste avec le ton des versets Impropères. Nous avons dit que les trois premiers nous transmettent l'écho de quelques-uns des tropaires hiérosolymitains de saint Sophrone, tandis que les neuf autres semblent des compositions originales de l'Italie du sud, mais puisent leur inspiration dans les chants de l'office byzantin. On le sentira à la lecture des trois tropaires de Sophrone qui sont devenus le troisième de Tierce, le premier de Sexte et le second de None de l'Office byzantin des Heures royales. Nous y ajouterons le troisième de None dont la construction par antithèses est caractéristique.

III^e Tropaire de Sophrone : « Le Seigneur parlait aux Juifs : Mon peuple que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je contristé ? J'ai rendu la lumière aux aveugles, j'ai purifié les lépreux, j'ai relevé l'homme qui gisait sur sa couche. Et que m'as-tu accordé en retour ? Pour la manne tu m'as donné du fiel ; pour l'eau du vinaigre ; pour mon amour tu m'as cloué à la croix. Je ne t'importunerai plus. J'appellerai les nations et elles me glorifieront avec le Père et l'Esprit, et moi, je leur donnerai la vie éternelle. »

VIII^e. « Lorsque les pervers clouèrent à la croix le Seigneur de gloire, il leur cria : En quoi vous ai-je attristés, ou en quoi vous ai-je irrités ? Qui plus que moi vous a tirés de vos malheurs ? Et maintenant que me donnez-vous en retour ? Le mal pour le bien : pour la colonne de feu vous m'avez cloué à la croix ; pour la nuée vous m'avez creusé un tombeau ; pour la manne vous m'avez offert du fiel ; pour l'eau vous m'avez abreuvé de vinaigre. Désormais j'appellerai les gentils et, eux, ils me glorifieront avec le Père et l'Esprit. »

XII^e. « Suspendu à la croix, Seigneur, vous profériez cette plainte : Pour quelle action avez-vous voulu me crucifier, Juifs ? Est-ce pour avoir rendu leur vigueur aux nerfs du paralytique ? Parce que j'ai fait se lever les morts de leur sommeil ? Parce que j'ai guéri l'hémorroïsse ? Parce que j'ai eu pitié de la Cananéenne ? Pour quelle action voulez-vous me tuer, Juifs ? Mais dans votre injustice vous jetterez les yeux vers celui que vous avez transpercé. »

I^{er}. « En ce jour fut suspendu au gibet celui qui a sus-

pendu la terre sur les eaux; il est couvert d'une couronne d'épines, le Roi des anges; une pourpre trompeuse est jetée sur celui qui lance le ciel autour des nuées; il reçoit des soufflets celui qui, dans le Jourdain, délivra Adam; il est attaché avec des clous, l'Époux de l'Église; il est percé d'une lance, le fils de la Vierge. Nous adorons vos souffrances, ô Christ; montrez-nous aussi votre glorieuse Résurrection¹⁸. »

Cette dernière strophe dont la finale évoque l'antienne *Crucem tuam* dont nous allons parler, se chante également dans l'Office byzantin au cours de la vigile nocturne des « saintes souffrances » et, durant son exécution, on fait, dans le patriarcat melkite d'Antioche, une solennelle procession avec le crucifix qui est ensuite planté à l'entrée du sanctuaire et vénéré par le clergé et par le peuple. Ainsi subsiste jusqu'à nos jours, dans une province de rite byzantin, un vestige de l'antique fonction hiérosolymitaine qui a pris par ailleurs chez les syriens et les coptes figure d'une drama-liturgie populaire dont le réalisme touchant contraste avec le hiératisme de la liturgie romaine¹⁹.

Le « mystère de la Croix » y a trouvé son expression incomparable dans les chants qui accompagnent, depuis des siècles, la cérémonie de l'adoration par le clergé et par le peuple. L'antienne *Crucem tuam* et le *Pange lingua* ont été introduits en cet endroit, comme on l'a vu plus haut, en pays franc. Mais si l'hymne composée par Venance Fortunat est une création originale de la Gaule chrétienne, l'antienne a une longue histoire. Baumstark a montré²⁰ qu'elle doit trouver son origine en Égypte; certaines expressions caractéristiques se rencontrent déjà dans de très anciens fragments sur papyrus et le rite copte en possède toujours une version très évoluée : « Nous contemplons la Résurrection du Christ et implorons le saint Jésus, le Christ qui seul est sans péché. Nous nous prosternons devant ta Croix, Christ, et nous acclamons ta Résurrection,

18. Trad. Mercenier, *La prière des Églises de rite byzantin*, II, 2, pp. 202, 204, 209, 181.

19. On lira la description de Mgr KHOURI-SARKIS, *La Maison-Dieu*, 41, pp. 112-117.

20. *Jahrbuch*, II, pp. 1-17.

car tu es notre Dieu et hors toi nous n'en connaissons point. Allons, croyants, adorons la Résurrection du Christ, car par la Croix la joie est venue pour le monde entier. Nous louons le Seigneur en tout temps et acclamons sa Résurrection, car par sa mort il a vaincu et détruit la mort²¹. » A Jérusalem, au XI^e siècle, on chantait un texte encore plus développé, et il faut bien reconnaître, adapté au cadre où le mot Ἀνάστασις évoque immédiatement l'emplacement du glorieux Sépulcre devant lequel on allait se prosterner après avoir vénéré au Calvaire le lieu où fut plantée la Croix : « Contemplant la Résurrection (ἀνάστασις) du Christ, nous adorons le Seigneur saint, Jésus qui seul est sans péché. Nous adorons ta Croix, Christ, nous chantons et glorifions ta sainte Résurrection; car tu es notre Dieu et nous n'en connaissons pas d'autre. Nous célébrons ton Nom. Venez tous, fidèles, adorons la sainte Résurrection (ἀνάστασιν) du Christ, car voici que par la Croix la joie est venue dans le monde entier. Bénissons en tout le Seigneur, chantons sa Résurrection; pour nous il a subi la Croix, par la mort il a vaincu la mort²². » Ce tropaire est toujours chanté dans le rite byzantin aux matines de Pâques. Est-il le développement d'une pièce plus ancienne et plus brève dont notre antienne serait la traduction? C'est semble-t-il l'hypothèse à laquelle se rangerait Baumstark. Il paraît plus probable qu'ici comme souvent, les latins n'ont gardé que les expressions les plus caractéristiques du chant oriental et les ont repensées selon leur génie propre. De fait, dans sa brièveté, elle dit l'essentiel et dégage la signification profonde de l'adoration de la Croix au terme de l'office du vendredi saint. Depuis la première lecture celui-ci s'orientait vers cette vision plénière du mystère rédempteur. La communion silencieuse du clergé et des fidèles, immédiatement après l'adoration de la croix, conformément à l'usage des églises de Rome depuis le VIII^e siècle au moins, vient sanctionner d'un gage sacramentel cette unité indissociable de la Célébration pascale.

I.-H. DALMAIS, o. p.

21. Prière de l'office matinal (R. Tuki, p. 20).

22. Trad. Mercenier, *op. cit.*, p. 273.